

# LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QU'EST DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Chère Hélène !

—Et maintenant, avez-vous fini de vous accuser ?

—Oui.

L'orpheline lui tendit la main et s'écria d'une voix miséricordieuse :

—Je vais donc vous absoudre ; mais c'est à la condition que vous ne douterez jamais d'Hélène de Penhoët.

—Jamais ! répéta-t-il avec force. . . . Vous resterez toujours, quoi qu'il arrive, pour moi la plus pure, la plus sainte des femmes. . . . Jamais l'ombre d'un soupçon ne vous effluera. . . . Cette jalousie, dont je vous parlais, et qui aurait été invraisemblable, farouche, terrible, qui m'aurait porté peut-être à des extrémités dont je frémis jamais je ne la connaîtrai après de vous.

—Comme nous sommes imparfaits, reprit Hélène en soupirant. Est-il possible de s'aimer comme nous nous aimons et d'éprouver ensuite les plus cruels déchirements ! . . . Je ne sais pas grand'chose de la vie, mais j'ai pourtant entendu dire que des êtres qui se sont adorés pouvaient un jour se haïr mortellement. . . . C'est effroyable de penser cela.

Georges répliqua :

—Non, Hélène, les malheureux dont vous parlez ne se sont pas aimés réellement. . . . Ils se sont abusés, en cherchant une tendresse qu'ils n'ont pas trouvée. . . . La désillusion est venue, les raucunes, les haines ; chacun reprochant à l'autre de ne pas lui avoir donné ce qu'il avait délicieusement rêvé. . . . Mais encore une fois, ils ne s'aimaient pas.

—Vous avez raison, mon ami.

Il poursuivait avec une fougue passionnée :

—Quoi ! après avoir échangé des serments solennels, confondu ses pensées réunies d'un cœur dans un partage l'ivresse suprême, il se pourrait que cette béatitude s'évanouît ? C'est impossible. . . . Le véritable amour ne craint pas ces profanations.

—Oui ! Ce serait à douter de tout.

Il continua, toujours plus exalté :

—Je vous aime, Hélène ! je vous vénère ! J'aurais la preuve qu'une douleur me serait infligée par vous, que je refuserais d'y croire.

Elle répondit :

—Je vous devrai tout, mon ami ; mon devoir ne sera-t-il pas de chercher à tout vous rendre ?

—Non, Hélène, c'est moi qui vous serai éternellement redevable de la plus sainte joie qui puisse remplir une existence. . . . Ne pensez plus aux tristesses que j'ai évoquées. . . . Je n'ai pas une nature ombrageuse, je ne crois pas systématiquement au mal. . . . et pourtant, pour la dernière fois, je vous répète qu'une autre femme que vous ne serait pas parvenue à arracher en moi les germes de cette maladie morale, que je croyais incurable, et qui s'appelle le doute.

—Que de souffrances vous allez éviter, mon pauvre ami.

—C'est une raison de plus pour vous bénir, ma chérie. Ce que toute ma force de caractère n'eût pas fait, un seul de vos sourires l'a réalisé. . . . Vous voyez bien que vous êtes ma divine, puisque vous accomplissez des miracles.

L'orpheline eut un radieux sourire ; mais l'enthousiasme de Georges, tout en la ravissant, mettait sa modestie et sa simplicité mal à l'aise.

Elle reprit avec une fine nuance d'ironie affectueuse :

—Continuez, Georges, à m'attribuer un pouvoir surnaturel. . . . Voyez, d'un regard, j'ai mis un frein à la fureur des flots.

Et d'un geste gracieux, elle montra la mer qui ne déferlait plus contre la falaise ; le reflux avait commencé. Les roches, au bas de la grotte, n'étaient plus couvertes d'eau, la pierre apparaissait plus blanche, plus luisante aux places que le géomètre ne recouvrait pas.

—Nous sommes libres ! s'écria Georges. Dans quelques minutes, nous pourrions continuer notre promenade. . . . Nous aurons le temps

d'aller à Kernéach et de revenir par le chemin que nous avons été forcés d'abandonner.

Mlle de Penhoët constata une fois de plus que Georges possédait bien la tenacité nationale ; cela ne lui déplut pas d'ailleurs.

Le jusant continuait, au milieu d'un mouvement qui semblait rythmé par une main puissante. Le flot s'éloignait ; après chaque retraite des vagues, on voyait reparaître les galets, puis le sable, puis les roches.

Georges sortit le premier de la grotte des Cormorans ; il aida sa fiancée à descendre.

Ils se rendirent à Kernéach et le reste de la journée s'acheva dans la joie la plus complète.

Georges songeait bien parfois aux confidences qu'il s'était cru obligé de faire à Hélène, mais c'était pour sourire de sa propre naïveté.

Hélène ne se souvenait de rien : elle s'appuyait au bras de son fiancé avec un charmant abandon.

Quand les fiancés rentrèrent à Kerlor, la comtesse et Carmen les attendaient avec une certaine inquiétude.

Georges expliqua les péripéties de son excursion avec Hélène.

Carmen s'écria :

—J'ai cru que vous étiez déjà partis pour votre voyage de noces.

—Il est convenu que nous restons à Kerlor après notre mariage, répliqua Hélène.

—Et nous ne changerons certainement pas d'avis, appuya Georges.

Un domestique apporta à la comtesse les lettres qui venaient d'arriver par le courrier du soir.

—Tiens ! fit Mlle de Kerlor, en jetant un coup d'œil sur les enveloppes, une lettre de notre petite-cousine.

Ce fut cette missive qui fut décachetée la première.

—Ah ! par exemple ! exclama la comtesse. Voici une nouvelle à laquelle personne ici ne s'attendait. . . .

—De quoi s'agit-il donc, ma mère ? fit Carmen. Et pourquoi cette surprise ?

—Regarde.

La jeune fille se pencha sur la lettre que tenait sa mère et la lut en même temps qu'elle.

La signature était de Mariana.

Celle-ci apprenait à sa bienfaitrice qu'elle allait épouser Paul Vernier et racontait le petit roman que les hôtes de Kerlor étaient certainement loin de prévoir.

—Décidément, s'écria Carmen, Mariana a juré de toujours nous surprendre.

Pourtant Mlle de Kerlor eut un mouvement de satisfaction.

Mariana puisqu'elle se mariait avait abdiqué toutes ses prétentions touchant Georges ; Carmen s'applaudissait donc d'avoir agi avec fermeté à l'égard de sa cousine.

Elle esquissa même un de ses sourires les plus malicieux la grande passion que Mariana éprouvait pour M. de Kerlor n'avait pas poussé de bien profondes racines, puisque la belle enfant s'était si vite laissé consoler par le sculpteur Paul Vernier.

—A moins, pensait Carmen, que Mariana n'ait voulu creuser un abîme infranchissable entre elle et mon frère. . . . De toute façon, nous n'aurons à redouter aucun dénouement regrettable et je n'aurai pas l'ombre d'un remords.

La comtesse, qui lisait tout haut, arriva à ce passage :

« . . . Maintenant, ma chère bienfaitrice, il me reste à vous demander une nouvelle preuve de votre exquise bonté.

« Je tremble un peu en écrivant ces lignes, et je suis sûre que mon écriture n'est plus très lisible ; c'est qu'il s'agit pour moi d'un immense bonheur, d'une joie de plus que je vous devrais.

« Oui, je n'en doute pas, et je me sens moins craintive en me souvenant de tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi. Votre œuvre ne peut rester inachevée. . . . »

—Mon Dieu ! interrompit Carmen, qu'est-ce que Mlle de Sainclair va donc vous demander ?

—Quoi que ce soit, il faut le lui accorder, dit Georges avec sa générosité habituelle.

—Attends un peu, ajouta sa sœur. Sachons au moins de quoi il s'agit.

La comtesse continua sa lecture :

« Je n'ai plus de mère ; je suis sans appui, sans soutien. Je souhaiterais du fond du cœur que vous me permettiez de faire figurer votre nom sur mes lettres d'invitation ?

« Ce serait pour moi un grand honneur et une nouvelle marque d'affection dont je vous serais très éternellement reconnaissante. »

Mme de Kerlor consulta ses enfants du regard ; Georges et Carmen manifestaient un peu d'étonnement, mais ils ne paraissaient pas disposés à entamer une discussion sur ce sujet.

Pourtant, Carmen reprit :

—Je ne vois aucune objection à présenter ; toutefois, si Mariana